

# Jesús Cisneros

fotokino

## Opening Night

7 décembre 2019 – 26 janvier 2020

### Studio Fotokino

Ils défilent sur l'affiche de *Laterna magica*, notre festival dédié aux arts de l'image : des personnages extravagants, grotesques ou fabuleux qui nous invitent à les suivre et à partager la ronde. Jesús Cisneros en a dessiné ici une trentaine, mais son pouvoir d'invention et la liberté de son imagination semble lui permettre d'en faire mille.

Opening Night est doublement une première\* puisque le travail de cet artiste et illustrateur originaire de Saragosse, dans le nord de l'Espagne, n'a jamais été montré en France. Ces dernières semaines, Jesús Cisneros a poursuivi le travail de création amorcé avec l'affiche, pour remplir le Studio Fotokino de tout nouveaux dessins, dont il nous parle ici.

Le titre de l'exposition, *Opening Night*, est une référence au monde du théâtre. Est-ce que tu as créé tes personnages comme le ferait un metteur en scène ou un auteur ? Comment lies-tu ta pratique du dessin au théâtre ou la littérature ?

Oui, en effet, je voulais trouver un titre en lien avec le monde du théâtre, et celui-ci me paraissait évocateur. J'avais aussi en tête le superbe film de John Cassavetes du même nom, que j'ai vu il y a peu de temps, même s'il n'a rien à voir avec l'exposition.

Je ne suis pas spécialiste du théâtre, loin de là, mais par contre les liens que l'on peut établir avec le dessin m'intéressent beaucoup. Au théâtre, on utilise le mot « représentation ». Représenter, c'est placer face au spectateur une image du monde qui obéit à certaines règles, en l'occurrence celles des arts de la scène. On pourrait en dire de même avec le dessin.

J'aime aussi beaucoup l'idée que le théâtre réunit sur une même scène la réalité et l'imagination, la raison et le rêve, le jour et la nuit. Dans certaines œuvres de Shakespeare, comme *Songe d'une nuit d'été* ou *La Tempête*, les êtres et les esprits partagent la scène. Dans mes dessins, il y a quelque chose de cela, une rencontre entre logique et intuition. La série de personnages présentée dans l'exposition pourrait

être reliée aux mondes invisibles que la littérature a parfois inventés. Ce sont les esprits que convoque Prospero dans *La Tempête*, les lutins des bois dans les contes populaires, les êtres vivants de l'autre côté du miroir qu'Alice rencontre.

Ces dessins ont été faits sans véritable préméditation, sans esquisse, chacun étant différent du suivant. Ils expriment peut-être une forme de liberté que permet le dessin, la joie de partir à la recherche de quelque chose de nouveau et d'inattendu. C'est comme un jeu, obéissant à certaines règles, permettant des combinaisons à l'infini.

Au-delà des arts de la scène, où les costumes, le maquillage, ou bien les masques comme dans la *Commedia dell'arte*, transforment de simples individus en personnages de l'imagination, ces dessins m'évoquent aussi très fortement les arts et traditions populaires : c'est comme un carnaval, une fête des fous, une procession, qui les unirait plutôt au monde des esprits, comme tu l'évoques. Tout à fait, ces dessins sont très fortement liés à l'art populaire. Grâce aux masques et aux costumes, l'individu se transforme en personnage, et participe à un récit symbolique qui l'unit à sa communauté. Ces dernières années, j'ai vécu au Mexique où la tradition du masque, liée à la danse, est très vivante. Les costumes utilisés pour ces danses traditionnelles sont d'une fantaisie incroyable, pleins de couleurs, et sont parfois très étranges. Les récits populaires, aussi, m'intéressent beaucoup. Chaque objet,

chaque image, chaque masque, est porteur d'une légende, d'un mythe. Et, inversement, tous les contes issus de la tradition orale sont associés à des images puissantes qui ont un impact sur l'imagination de l'auditeur. Le mot et l'image sont toujours unis. Pour moi, le masque est un sujet très intéressant du point de vue du dessin. Dans mes carnets il y en a énormément et, au Mexique, je commençais toujours mes cours d'illustration en proposant aux étudiants de dessiner des masques à l'encre de Chine dans un carnet qui, à la fin du semestre, devait être rempli de la première à la dernière page. Pour revenir à la danse, dans la série présentée dans l'exposition, il y a aussi ce sentiment de mouvement, c'est comme un défilé ou une procession, comme tu le dis. Mais on peut aussi voir cette série comme un seul et même personnage qui change de forme à chaque dessin, et qui pourrait continuer à en changer indéfiniment.

Ce double regard que l'on peut avoir sur tes références, entre d'une part, les arts de la scène et d'autre part, la culture populaire, se retrouve dans tes dessins : puissants et maîtrisés, mais aussi exécutés avec spontanéité et liberté. Au contact de ton travail, je pense souvent à des artistes autodidactes que j'admire : Martin Ramirez, (un mexicain, justement), William Hawkins, ou Bill Traylor. Pour moi, dessiner crée un espace de liberté et d'apprentissage. Ce n'est pas un espace clos, mais ouvert, c'est un peu comme un arbre sur lequel de nouvelles branches pousseraient sans cesse. Parfois, un dessin parfaitement exécuté peut être inerte, mais des

erreurs, des maladresses, des doutes peuvent le rendre plus sincère, et plus proche de la vie, dans laquelle rien n'est parfait. C'est dans ce sens que je peux relier mon travail à celui des artistes que tu cites, et que j'admire aussi, bien sûr. Un autre point commun pourrait être la relation entre le dessin et la mémoire, car mes images naissent toujours de ma mémoire, avant d'être transformées par l'imagination et parce que ce qui se passe à la surface du papier au moment du dessin.

Par contre, je ne suis pas autodidacte. J'ai fait des études dans une école d'art et j'ai également étudié l'histoire de l'art à l'université. Ce que je voudrais souligner en disant cela, c'est que le dessin fait partie de mon quotidien depuis de nombreuses années, et que la loyauté et la persévérance caractérisent cette relation.

L'art des avant-gardes, sa rupture avec l'académisme, a été déterminant pour moi. Ceci dit, toutes les périodes de la peinture m'intéressent. Parmi les artistes qui comptent pour moi, sans trop m'étendre, je citerais volontiers des illustrateurs tels que Saul Steinberg, André François, Tomi Ungerer. Ou bien des artistes contemporains qui font du dessin leur outil principal : le colombien José Antonio Suárez Londoño, Dirk Zoete, entre autres. Mais oui, l'art populaire est un monde que j'aime beaucoup : l'art des indiens d'Amérique du Nord (Ledger art, Fraktur art), les masques... Et, bien sûr, il y a beaucoup d'illustrateurs contemporains que j'apprécie et dont je me sens proche.

**Comment s'articule ta pratique ?  
Car si les dessins réalisés ces dernières**

**semaines pour Opening Night sont, comme tu le dis, le fruit d'un travail libre, il t'arrive aussi d'illustrer des textes pour des livres jeunesse, ou pour la littérature, mais aussi d'enseigner.**

Oui, mon travail revêt plusieurs aspects. D'une part, les commandes d'illustration : livres, affiches, couvertures de livre, etc. D'autre part, les cours, que je développe maintenant au travers de workshops, qui consistent généralement en une semaine de travail intensif. Et, enfin, il y a le travail dans les carnets, qui constituent une sorte de laboratoire, un espace de liberté et d'apprentissage que j'explore depuis longtemps.

Je m'efforce de faire en sorte que ces trois aspects dialoguent autant que possible. Dans mes cours, j'aborde des sujets qui m'intéressent et auquel je me suis confronté dans mes carnets. À leur tour, les sujets abordés durant les ateliers s'enrichissent de nouvelles questions et, ainsi de nouvelles pistes émergent, que je vais pouvoir exploiter dans un livre ou une affiche.

**Tu m'as déjà dit qu'enseigner, diriger des workshops, revêtait une importance particulière dans ton travail.**

Pendant plusieurs années, j'ai été professeur d'illustration dans deux universités de la ville de Mexico, et, depuis mon retour en Espagne, je donne des workshops un peu partout dans le monde, tout au long de l'année. Dans les deux cas, les cours sont axés sur la pratique, alors j'essaie de concevoir des exercices qui soient aussi intéressants pour les étudiants que pour moi. Dans l'une de ces universités, j'enseignais auprès d'étudiants en communication visuelle qui se destinaient à devenir

graphistes. Je leur proposais non pas d'apprendre à « bien dessiner », mais d'analyser les bases du dessin et de comprendre qu'il existe de nombreuses façons de dessiner. Il y a un autre élément important : dans mes cours, le mot est toujours présent, généralement au travers de textes littéraires. Dans ces exercices, au contact des étudiants, de nouvelles relations entre texte et image émergent, ce qui est très stimulant et enrichissant. J'ai toujours considéré l'enseignement comme une autre facette du travail de création. Vue sous cet angle, l'exposition concerne davantage ce que je développe dans mes carnets ou dans mon atelier, mais au fond tout est lié, car il est toujours question de dessin et de parole.

- 

Entretien avec Vincent Tuset-Anrès,  
Fotokino, novembre 2019.